



Temporairement Contemporain

LE JOURNAL DE LA MOUSSON D'ÉTÉ



ÉDITO

Bienvenue à l'Abbaye des Prémontrés. !

Cette ancienne université de Lorraine est devenue le lieu de prédilection des écritures contemporaines. Ici, les auteurs sont au centre de nos recherches, de nos désirs, et notre objectif est de vous les faire découvrir. De vous les faire entendre puis de vous les faire rencontrer. Et cela de façon publique et « très formelle », ou de façon plus intime autour d'un repas, d'un jardin ou d'un verre en soirée !

Nos amis brésiliens, mexicains, cubains ou argentins ont beaucoup de choses à nous raconter, par l'intermédiaire de leurs textes, sur leurs propres difficultés à vivre en société et à maintenir des espaces de rêve autour de la démocratie. Ils connaissent très bien le processus qui conduit des partis d'opposition, riches d'un très fort potentiel, à mener une politique contraire à leurs promesses lorsqu'ils arrivent au pouvoir...

Nous, en Angleterre, en France ou en Grèce... nous connaissons aussi ce goût amer et nous allons tenter de confronter, par les écrits, nos points de vue et de réfléchir ensemble, lors des tables rondes et discussions, à ces questions fondamentales.

L'Amérique et l'Europe ont des fonctionnements différents mais les hommes et les femmes y sont identiques dans leurs valeurs humaines et leur désir profond de se réaliser. « Intelligence et sens critique » comme dirait Armando Llamas « sont donc nos biens les plus précieux ». Et puis il y a la langue, la beauté de la langue, la beauté foudroyante de la poésie dramatique habitée par la voix des acteurs. Et cela, aucune nouvelle technologie ne pourra y suppléer, juste nous aider peut-être ?

Notre programme est intense car les écritures sont multiples. Elles n'ont pas qu'une seule couleur.

Merci d'être venus voir s'écrire le théâtre de maintenant.

Michel Didym

TRIBUNE

POUR AINSI DIRE

DE NATHALIE FILLION

« JE NE FAIS PAS PARTIE DE CES ÉTRANGERS QUI SE CRASHENT DANS LE POTAGE. CAR J'AI ME LA FRANCE COMME ELLE EST, ODRANTE, TENDRE, RUGUEUSE, HEXAGONALE ET IMPARFAITE. JE NE FAIS PAS PARTIE DE CES ÉTRANGERS MALAPPRIS QUI VEULENT LES DROITS SANS LES DEVOIRS. JE VEUX VOTER, PAYER DES IMPÔTS, AIDER LES PLUS FAIBLES, CONSTRUIRE TOUTES LES ROUTES DE FRANCE ET TOUS LES HÔPITAUX DU MONDE, JE VEUX PARTICIPER DE TOUT MON CŒUR D'ÉTRANGER À L'ENTRETIEN ET À LA RÉFECTION DE VOTRE DEVISE ADMIRABLE, LIBERTÉ, ÉGALITÉ, FRATERNITÉ, CES TROIS MOTS CÔTE À CÔTE QUI SE TIENNENT LES UNES LES AUTRES. JE VEUX RESPECTER LES LOIS LOCALES QUI SONT FAITES PAR LE PEUPLE POUR LE PEUPLE ET VOS VALEURS QUI ÉCLAIRENT LE SOLEIL LUI-MÊME. »

Extrait du texte *Pour ainsi dire* de Nathalie Fillion, commande du CDN Nancy Lorraine, La Manufacture - Festival Ring 2014.

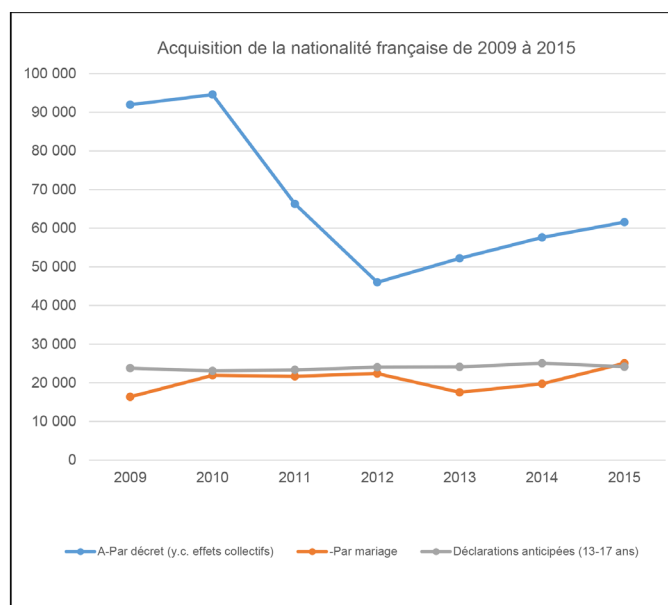
« LE SEUL SANG QUI NOUS VIENNE, QUI NOUS NOURRISSE UN PEU, C'EST LE SANG DES IMMIGRÉS. ON COMMENCE À LE RECONNAÎTRE AUJOURD'HUI ; IL FAUT LE RECONNAÎTRE ENCORE DAVANTAGE. JE PEUX TOUT AUTANT PARLER DES BLANCS, MAIS IL EST VRAI QUE LE SANG DE NOTRE PEUPLE, AUJOURD'HUI, EST NOIR ET ARABE. JE NE DIS PAS QUE CETTE RÉALITÉ EST DÉFINITIVE ; ELLE EST TELLE POUR LA GÉNÉRATION DANS LAQUELLE NOUS VIVONS. LE SANG NEUF NAÎT DE CETTE PRÉSENCE DES NOIRS ET DES ARABES ; IL NE NAÎT PAS DE LA FRANCE PROFONDE QUI EST LE DÉSERT ; LÀ, RIEN NE VIT ET, S'IL SE PASSE QUELQUE CHOSE, C'EST TOUJOURS À CAUSE DES IMMIGRÉS. »

Bernard-Marie Koltès dans son entretien avec Véronique Hotte tiré du livre *Une part de ma vie*.

À la manière de Voltaire dans *Micromégas*, Nathalie Fillion utilise la figure de l'Étranger pour dénoncer la procédure de naturalisation qui est la nôtre depuis 2011. En plus d'une série infinie de conditions, le futur candidat à la naturalisation doit faire preuve durant l'entretien d'une très bonne maîtrise de la langue française, d'une connaissance de nos valeurs et de notre histoire, tout cet adorable package républicain résumé dans un petit livret du citoyen de 28 pages téléchargeable sur internet. Il faut « s'assimiler », ce qui signifie « qu'il ne faut pas être tous semblables ou vivre selon un modèle particulier » comme nous le précise ce livret bien civique et propre. Assimilation ? Maîtriser des tournures françaises vides de sens ? Réciter bêtement une devise ? Faire face à une professeure de français qui nous appelle Bob parce que notre prénom étranger est trop difficile à prononcer ? Nathalie Fillion démonte le mythe de la terre d'accueil et en montre toute

l'hypocrisie ; l'on sait que les naturalisations sont longues et difficiles à obtenir, vastes méandres bureaucratiques, et que le choix est « discrétionnaire », c'est-à-dire que tout dépend du bon vouloir de l'administration. C'est avec une plume bien aiguisée qu'elle démonte, critique, ravage les piliers d'une République Française qui clame haut et fort ses valeurs et entend les faire adopter aux autres. Ce texte admirable, court et efficace s'attaque à toutes ces aberrations et absurdités qui nous entourent et résonne sinistrement avec les polémiques de l'été, ravivant encore l'éternelle peur de « l'Étranger ». S'il faut parler avec des « si je puis dire » devant notre sacro-sainte administration, Nathalie Fillion, elle, ne prend pas de pincette et lance à brûle-pourpoint sa diatribe.

Laura Elias



Sources : - Ministère de l'intérieur - DGEF - (SDANF - DSSED) : naturalisations, réintégrations et mariages
- Ministère de la justice : déclarations anticipées



AUTEURS EN IMAGES...

PORTRAITS D'AUTEURS - RENCONTRE AVEC ÉRIC DIDYM

Comme chaque année, l'inauguration de la Mousson signe aussi l'ouverture de l'exposition des *Portraits d'auteurs* immortalisés par Éric Didym.

Dans un festival qui tente de mettre les auteurs au centre, quoi de mieux que de les faire apparaître, eux qui ne sont habituellement que dans l'ombre, eux qui donnent leurs mots à ceux qui seront visibles sur le plateau ? Même présents à la Mousson, ils pourraient passer incognito si l'appareil photo d'Éric Didym ne les exposait au grand jour dans la salle du Bar des écritures et dans tous les couloirs alentours de l'Abbaye des Prémontrés.

En faisant ce chemin, vous commencerez par découvrir les auteurs venus et lus l'année passée, pour retrouver ensuite d'autres auteurs, ceux que la Mousson a fait entendre, certains pour la première fois, il y a de cela plusieurs années.

Et en remontant le fil du temps, on se rend compte que les visages de certains sont devenus très familiers, Rémi De Vos, Gérard Watkins ou Frédéric Sonntag pour ne citer qu'eux. Des auteurs familiers du festival ou d'autres, dont les visages encore inconnus peuvent enfin se poser sur des noms entendus dans les théâtres

et lus dans les rayons trop rares des librairies.

En remontant le temps, on voit aussi comment d'année en année, le regard posé sur eux a changé. Notre regard, mais aussi et surtout celui d'Éric Didym qui a mis en scène ces auteurs, d'abord en collaboration avec Thierry Devaux puis avec Catherine de Rosa. Ces derniers créaient des installations plastiques qui donnaient un espace fictif à la figure des auteurs. Depuis quelques années, c'est le visage des auteurs qui remplit le cadre. Éric Didym travaille en solitaire et en sobriété comme pour faire apparaître ce qui se cache dans l'expression, dans le regard, sous la peau, dans les moindres courbes et lignes des visages. Les auteurs semblent mis à nu. On se surprend à scruter, à interroger, presque à mener une enquête sur ce qui se trame dans ces imaginaires saisis par l'objectif. Et quelque part, depuis les murs du bar des écritures, ils semblent nous regarder eux-aussi.

On ne peut qu'être saisi par l'intensité de ces portraits.

Ils seront notre première étape dans la découverte de l'imaginaire des auteurs, une découverte qui appelle à écouter les lectures qui donneront corps à ces imaginaires, ici dans l'abbaye des Prémontrés.

Charlotte Lagrange

CONFESIONS INTIMES

GILLES OSTROWSKY (LE GRAND ENTRETIEN)

Comment écrivez-vous ?

Avec mes doigts. Et puis partout. Sur un lit, dans un train, à la plage, un ascenseur, un hammam, n'importe où. Mais surtout sous un plateau de théâtre, c'est bien les dessous des plateaux de théâtres, entre les moutons, les vieux programmes et les capsules de bière.

Pourquoi ?

L'acteur et l'auteur sont intimement mêlés, un coup c'est l'auteur qui commande, un coup c'est l'acteur, ils ne sont pas toujours d'accord, c'est le bordel !

Pour qui ?

Ben pour tout le monde, il n'y a pas de raison.

Un bon souvenir de votre vie d'écrivain

c'était un jeudi

un mauvais souvenir

c'était un vendredi

une angoisse liée à l'écriture

ça ne fait rire que moi et mon chat.

un fantôme

On est à La Scala, je commence à lire un texte à moi, sur le grand plateau.

Le silence est religieux, soudain quelqu'un se lève, les larmes aux yeux, c'est Roberto Benigni !, il vient vers moi « bravo ! Je veux ce texte tout de suite ! » en italien bien sûr, brouhaha dans la salle « oh ! Ah ! Ouh ! » , une autre personne se lève c'est Meryl Streep « Excusez-moi mais je l'ai entendu en premier ! » en américain bien sûr, sur ce Valérie Dréville arrive, elle pousse violemment Meryl « C'est à moi connaisse ! », Roberto « vaffanculo Française de mierda ! », mais Maurice Pialat apparaît de derrière Roberto et lance « Je vous emmerde tous bande de pisse froid ! Ah ! ah ! ah ! », il m'arrache mon texte, il se barre en courant, stupeur dans la salle, Jean d'Ormesson se lève et hurle « dans La Pléiade ! dans La Pléiade ! », il se fait tacler par Alain Finkelkraut, d'un coup de genou bien placé « L'Académie Française ! L'Académieiiiiiiiiiiiiie ! » puis tout le monde part à la suite de Maurice Pialat. Je reste seul, avec Laurence Ferrari et je bois un grand verre d'eau froide.





OU COMMENT S'EN DÉBARASSER ?

DÉVASTATION

DE DIMÍTRIS DIMITRIÁDIS (GRÈCE)

TEXTE FRANÇAIS DE MICHEL VOLKOVITCH

DIRIGÉE PAR BAPTISTE GUITON ET FRANCE CULTURE

TUER LE PÈRE...

En grec, *Η εκκένωση* (mot que le traducteur, ici, rend superbement par *Dévastation*) désigne, de manière plus prosaïque, une « évacuation ». Le projet de Dimitris Dimitriádis, dramaturge majeur que révéla, à la Mousson d'été 2001, *Le Vertige des animaux avant l'abattage*, pourrait bien être, en effet, de vider le théâtre de la substance intime que constitue forcément pour un auteur - grec qui plus est - le fonds de l'antique tragédie, avec ses personnages perchés dans l'empyrée d'une mythologie impérissable... « Un père mort, écrivait Heiner Muller, eût été peut-être / Un meilleur père. Le mieux / C'est un père mort-né ». Pour autant, est-il possible de se débarrasser d'un tel surmoi sans raviver précisément ce dont on cherche à se débarrasser ? Tuer le père ne revient-il pas à le faire exister encore, et d'autant plus paternel que d'autant plus mort ? La scène théâtrale constitue, par définition, un espace où les personnages flottent dans une temporalité hors du temps. Et le théâtre, qui ne connaît que la mort, ne connaît pas la mort. Agamemnon, Clytemnestre, Iphigénie, Électre, Oreste, Chrysothémis, Égisthe... Nous identifions d'emblée la litanie immortelle de ces noms scintillant dans

la nuit des réminiscences : le terrifiant poème des Atrides ! Réduits ou élevés à leur substance tragique, ces syllabes résonnent à nos oreilles de manière étrange et familière, familière et néanmoins étrange. Dans *Dévastation*, tous ces héros se sont, depuis belle lurette, entretués ; ils n'en resteront pas moins présents tant que durera la pièce. Morts et présents, vivants de la vie du théâtre. Ce ne sont rien de moins que des cabotins, rendus à la parole et à la chair, pour une énième représentation. Sujets d'un éternel recyclage. Ruinés, de toute évidence, mais jamais tout à fait effacés. Habitants d'une boucle temporelle fictive où le destin a, de tout temps, déjà frappé. Théâtre infernal, donc, eschatologique et sinistre.

...ET DISSIPER L'HÉRITAGE

Dimitriádis est Grec, certes, mais il n'est pas naïf. Cela veut dire que, s'il habite un territoire qu'il partage avec Eschyle et Sophocle, il n'est pas nationaliste, il ne fait pas de sa culture hellénique une chasse gardée, un trésor patrimonial... D'ailleurs, le pays de Dimitriádis n'est pas la Grèce, c'est la langue et cette langue, quoi qu'il en ait, est habitée, hantée par des figures dont il n'est pas aisé de se

défaire. Et si, soudain, de leur propre chef, certaines d'entre elles décidaient d'en finir ? Ce à quoi l'auteur lui-même ne peut prétendre (évacuer son héritage), ses personnages y parviendront peut-être ?

« ORESTE : les textes moi je m'en fous / ils peuvent dire ce qu'ils veulent - / mes paroles me dégoûtent / j'en ai marre de les dire / de faire ce qui est écrit une fois pour toutes — / je ne veux pas / je ne veux plus être Oreste ».

Vœu pieux. Telles les Érynyes, le *fatum* tragique rattrape Oreste ainsi que les autres membres de sa famille. Outrepassant toute variante mythologique autorisée, le scénario dérape, l'engrenage des crimes et des vengeances se grippe, la machine tragédie se dérègle jusqu'à l'immobilité et jusqu'au vide. Face à l'étrangeté quelque peu déroutante du texte, se pose la question de sa nécessité. Pour nous d'abord, ses lecteurs, mais aussi pour lui, son auteur. Que faire de ces lambeaux de culture académique ? Tendons l'oreille du côté de Cassandre :

« Si tu ne les écoutes pas — / ne les écoute pas / n'écoute personne — / ferme tes oreilles aux paroles de ton père — / alors seulement rien n'arrivera jamais / de ce qui est arrivé / Si le vent ne souffle pas / Troie ne sera pas détruite ».

Ne pas écouter le père. Refuser le sacrifice. Cette éthique heureuse assurerait la survie d'Iphigénie et rendrait la paix au monde et à « de nombreux peuples »...

Pour autant, la parole divinatrice se casse les dents sur le désir de mort de celle à qui elle s'adresse. Et ainsi de suite. Electre aussi se complait dans son rôle face à un Oreste apathique et déprimé. Clytemnestre se délecte jusqu'à l'orgasme de la perspective de sa propre mort. *Dévastation* redistribue les cartes, déplace les pions, mais le jeu morbide continue. Dans sa radicalité iconoclaste, *Dévastation* n'en constitue pas moins une tentative supplémentaire de réécriture.

DIX PERSONNAGES (TRAGIQUES) EN MAL D'AUTEUR

Or, d'Offenbach à Heiner Müller, la possibilité d'un devenir comique du poème tragique représente une perspective moderne qui semble avoir tenté l'auteur, après tant d'autres. Pour un peu, on trouverait, dans son écriture douce et brutale, quelques accents pirandelliens :

« CLYTEMNESTRE : C'est écrit / les textes le disent / Nous sommes des mots et des actes faits de mots / Est-ce ma faute si certains m'ont écrite ainsi / Il faut que je sois telle qu'on m'a écrite ».

Ou encore :

« AGAMEMNON : De grands poètes / se sont consacrés à moi / mais le temps a montré / qu'ils étaient prisonniers de leur époque [...] J'ai le sentiment d'une injustice / Je suis capable de choses / dont nul n'a pu imaginer / que je pourrais les accomplir - / je me sens emprisonné dans les limites d'un personnage ».

Ici comme ailleurs, une chose et son contraire. Tant l'écriture de Dimitriádis, dont l'oxymore est peut-être la figure de style favorite, se plaît à troubler les genres. Comédie ou tragédie ? Les deux, mon capitaine. *Dévastation* serait une comédie si ce n'était précisément l'inverse. Une tragédie réversible ? Paradoxe qui frôle une sorte de métaphysique absurde. Car, enfin, qu'est-ce que la tragédie ? Ou, plutôt, qu'est-ce qu'une tragédie de notre temps si la tragédie est forcément hors du temps ? Les Grecs de l'Antiquité, dans les concours dramatiques, prisaient une forme intermédiaire que nous connaissons mal, celle du drame satyrique, une tragédie pour rire, en quelque sorte. Ici, en l'absence de tout satyre, on peut se demander si *Dévastation* ne constitue pas, dans l'œuvre de son auteur, une sorte de drame satyrique. Autre proposition : on sait que la représentation des figures sur les vases antiques bascule aux environs de 530 avant J.-C. De noires sur fond rouge, elles deviennent rouges sur fond noir. Cela ne change rien, même si cela change tout. Ne pourrait-on dire que *Dévastation* opère le même type de retournement ? Peut-on être Grec et ne pas parler des héros de la Grèce ? Peut-on être écrivain et ne pas poser sans cesse les mêmes caractères sur la page ? Lettres d'encre sur le papier, lettres de sang sur le plateau du théâtre.

Olivier Goetz

AGAMEMNON

TOUT EST FAUX
TOUT EST À DÉMOLIR
NOUS DEVONS QUITTER LE DEVANT
DE LA SCÈNE
NOS PASSIONS N'ONT INSTRUIT
PERSONNE
NOS CHÂTIMENTS N'ONT APPORTÉ
AUCUNE DÉLIVRANCE
AUCUN MIEUX
AUCUN CHANGEMENT
LA SOUILLURE CONTINUE
COMME S'IL N'Y AVAIT EU AVANT
AUCUN SAVOIR
AUCUNE CONSCIENCE



Lecture enregistrée en public à la Mousson d'été. *Dévastation* a été lu à la Comédie Française et à la Chartreuse-CNES de Villeneuve-lez-Avignon. Le texte a été traduit avec le soutien de La Maison Antoine Vitez, Centre international de la traduction théâtrale. Les Éditions Espaces 34 sont éditeur du texte représenté. Une coproduction France Culture. Date de diffusion : dimanche 4 septembre, à 21h, dans les programmes de Fiction (Théâtre & Cie).



ENTRETIEN LA LANGUE

LE GRAND ENTRETIEN

DE ET AVEC GUILLAUME DURIEUX ET GILLES OSTROWSKY (FRANCE)

DIRIGÉE ET AVEC GUILLAUME DURIEUX ET GILLES OSTROWSKY

MUSIQUE VASSIA ZAGAR

Le Grand entretien s'annonce comme un entretien télévisuel détourné, sans téléspectateurs ni invités, ni même journalistes. Mais alors qui sont-ils ces deux protagonistes qui s'interrogent l'un l'autre ?

Une première question qui, prise sous l'angle existentiel et retournée par l'absurde dans un jeu de malentendus et de digressions amène nos deux compères à glisser de la métaphysique à la politique en passant par des démonstrations aussi précises que décalées. Et sous l'apparence d'une discussion de comptoir, d'une conversation sans objet, les voilà refaisant le monde, le critiquant et peu à peu le poétisant.

On retrouve quelque chose des duos comiques, comme le cabarettiste Karl Valentin et sa partenaire Liesl Karlstadt, ou encore Laurel et Hardy. Dans la recherche de l'absurde et de la poésie, les co-auteurs et acteurs du texte *Le Grand Entretien* semblent inspirés par l'œuvre de Beckett. Ils le sont aussi d'Orwell et de sa nov-langue dans 1984.

À eux la parole, puisqu'elle est l'objet de leur travail conjoint :

Vous avez écrit ce texte à quatre mains ?

Guillaume Durieux : Oui. En fait on s'est rencontrés sur

un spectacle et -

Gilles Ostrowski : On est tous les deux comédiens et -

GD : On est un peu restés dans la tête l'un de l'autre. Alors on s'est dit que ce serait bien de faire un truc ensemble -

GO : Oui parce que par ailleurs on écrit des spectacles, plus ou moins -

GD : Plus ou moins. C'est toujours un peu du « plus ou moins ». Moi je suis quelqu'un qui m'excuse toujours d'écrire.

Gilles aussi, tu t'excuses d'écrire ?

GO : Non ! Mais je n'ai jamais écrit comme ça. C'est-à-dire en m'attaquant à la langue. J'ai plutôt monté des spectacles à partir d'improvisations, en me focalisant surtout sur la manière de raconter une histoire. Pour moi, la rencontre avec Guillaume se passe là aussi : lui a un truc avec la langue et moi un truc avec la situation. Et cette rencontre là n'était pas gagnée d'avance.

GD : Non du tout, d'autant qu'on ne savait pas qu'on allait écrire. On n'avait rien d'autre que ce désir-là de travailler ensemble. Ensuite l'envie d'écrire est venue de manière prosaïque, en voyant Zemmour dire à la télé « Les Français et les arabes, c'est comme l'huile et le vinaigre, mettez-les dans une bouteille ils se sépareront », pendant que sur une autre chaîne Gérard Jugnot était interviewé avec au

moins 4 ou 5 chroniqueurs. Je me suis dit que cette multiplication des points de vue, des propos, des langues qui s'entrecroisent empêchait toute pensée de se développer. Alors on est parti de cette idée : travailler sur l'appauvrissement des éléments de syntaxe pour pouvoir reconstruire une pensée, ce qui serait quand même a priori extrêmement nécessaire vu l'urgence. Et puis c'est devenu ça : Un « Grand entretien » comme un absolu du langage, un absolu de la pensée.

Comment avez-vous procédé à l'écriture ?

GD : Comme on était chacun dans nos tournées, ça a commencé par mail. On s'est envoyé un long texte qui disait : « ils feraient ceci ou cela ». Deux personnages qui se définiraient en même temps qu'ils définissent d'autres gens. On ne sait pas si ce « ils » c'est eux-deux, ou les gens d'en face, ou aucun d'entre nous, ou ceux qui sont dehors.

Et puis il y a l'humour. J'en suis très soucieux, sans doute à cause de l'héritage poétique de Jean-Pierre Verheggen ou de Jacques Bonnaffé. On a tous les deux la sensation que l'humour est le parent pauvre du théâtre public, du théâtre qui a vocation de faire résonner le monde. Alors on a eu envie d'écrire une comédie qui avance conjointement avec l'ambition du poème. Pour moi, une parole peut être vidée de son contenu si tu lui enlèves sa musicalité. On a ce même désir qu'une nouvelle langue apparaisse par notre réunion.

GD : L'humour est quelque chose que je défends tout le temps. Je trouve qu'on entend mieux les choses graves, comme si le comique ouvrait des portes qui permettait à la pensée d'arriver en pleine face. Il y a quelque chose qui devient charnel. Tu ne réfléchis plus -

GD : J'ai l'impression que je suis plus intelligent quand j'essaie d'être drôle. Ça me force l'intelligence. Et ça me permet aussi très vite de travailler sur les métaphores.

Donc la langue est à la fois votre outil et l'objet de votre propos ?

GD : Au bout d'un moment, la pensée se perd.

Comme on l'écrit au début du texte, ces deux personnages « doivent tenir coûte que coûte ». Au bout d'un moment, le langage se cannibalise, se bouffe lui-même et bouffe la pensée. Il prend la place de la pensée. Il devient plus fort. Le comique naît du fait qu'ils annoncent des concepts et des réalités mais ils se perdent eux-mêmes dans ces réalités. A un moment-donné, ils dépassent les limites. Et c'est trop tard -

GD : Ils ne peuvent pas faire demi-tour. Quand tu as semé la guerre, et bien elle est là. C'est avec ça qu'on voulait s'amuser. Et donc oui on retourne le gant et après on fabrique une chose absurde, poétique, surréelle.

C'est en partant du langage que vous en êtes arrivés à la situation de la pièce ?

GD : Au départ on avait le titre *Le Grand Entretien* et la première réplique « alors évidemment si je me tourne vers vous c'est d'abord parce qu'il n'y a personne d'autre » et ensuite il y a eu un jeu de mails -

GD : Et ensuite il y avait les envies de l'un de l'autre et ça se renvoyait la balle -

GD : Et c'est le jeu du coq à l'âne, comme « marabout-bout d'ficelle-selle de ch'val »...

Je me rends compte que je ne suis jamais allé jusqu'au bout d'une écriture seul. Je trouve ça plus intéressant d'écrire à plusieurs. Je m'amuse à dire qu'on n'écrit pas « au plateau » mais « juste à côté ». Parce qu'on est des acteurs, on a besoin du plateau pour vérifier les choses. Mais c'est de l'écriture. On charpente les phrases. Et la situation n'est que ce qu'on essaie de vivre avec les gens, à savoir la représentation elle-même.

Vous avez déjà des pistes de mise en scène ?

GD : Oui et non. On des partenaires. Kelig Lebars, qui va faire les lumières mais qui aussi est un regard important dès à présent. Et on a proposé de faire la scénographie à Clédad et Petitpierre -

GD : Qui sont plasticiens. On trouvait intéressant de confronter leur démarche plastique à ce texte -

GD : Ça peut permettre de révéler la dimension plastique qu'on cherche dans la langue. Pour l'instant on partirait éventuellement sur des structures gonflables. C'est aussi pour ne pas tomber dans le cliché du plateau télé. On veut créer un objet plastique presque de l'ordre de la performance. Pour développer le rapport à l'objet et à sa finalité, qui se transpose avec le langage et sa finalité.

Propos recueillis par Charlotte Lagrange

2 : BIEN. REVENONS AU DÉBUT.
PRENONS DESCARTES.


1 : J'EN AI PAS SUR MOI, C'EST
UN TOUR DE MAGIE ?


2 : DESCARTES LE PHILOSOPHE !

1 : PARDON J'AI PAS FAIT
EXPRÈS...

Extrait de *Le Grand Entretien*

 Outre la version papier que vous tenez entre vos mains, une version numérique (et en couleur) du journal est disponible, avec un léger décalage, sur le site de la M.E.E.C. www.meec.org et aussi sur www.theatre-contemporain.net

 Vous dessinez ?
L'équipe du journal cherche les services d'un passionné du crayon ou du pastel pour égayer ses colonnes. Venez nous rencontrer avec vos œuvres.

 Pour les spectateurs de la Mousson d'été, « Au Grand Sérieux », restaurant de Nancy, vous accueille sous son chapiteau de 19h à 23h30 et vous propose des assiettes variées et des sandwich pour les petites fringales ainsi que des plats accompagnés de vins en bouteille, au pichet ou au verre.

**N'hésitez pas à réserver votre table au :
06 15 98 56 63.**



18h – Inauguration de la 22^e édition de la Mousson d'été - BORDS DE MOSELLE
et vernissage de *Portraits d'auteurs en Mousson d'été 2015*
Réalisation Éric Didym

19h – Pour ainsi dire - BORDS DE MOSELLE
De Nathalie Fillion, avec Christophe Pichard

20h45 – Dévastation - AMPHITHÉÂTRE

De Dimítris Dimitriádis (Grèce), texte français de Michel Volkovitch,
Dirigée et réalisée par Baptiste Guiton et France Culture
Avec Quentin Baillot, Anne Benoit, Ariane Von Berendt, Cécile Bournay,
Marie Desgranges, Camille Garcia, Grégoire Lagrange, Catherine Matisse,
Caroline Menon-Bertheux, Céline Milliat-Baumgartner, Johanna Nizard et Alain
Fromager, musique Sébastien Quencez, Prise de son, montage et mixage :
Philippe Bredin et Bastien Varigault, Assistante à la réalisation : Lee Torkia
// lecture enregistrée en public à la Mousson d'été en coproduction avec France Culture

22h30 – Le Grand Entretien (extraits) - PARQUET DE BAL

De et avec Guillaume Durieux et Gilles Ostrowsky (France),
Dirigée et avec Guillaume Durieux et Gilles Ostrowsky, musique Vassia Zagar

23h00 – DJ SET - L'Agence tous disques - PARQUET DE BAL

La meec – la Mousson d'été est subventionnée par le Conseil Régional d'Alsace – Champagne-Ardenne - Lorraine, le Ministère de la Culture et de la Communication (DRAC Lorraine), le Conseil Départemental de Meurthe-et-Moselle, la Communauté de Communes du Bassin de Pont-à-Mousson

La Mousson d'été est présentée avec le soutien de l'Abbaye des Prémontrés et des villes de Blénod-lès-Pont-à-Mousson et de Pont-à-Mousson

En partenariat avec le projet de coopération Fabulamundi – Playwriting Europe, la Maison Antoine Vitez, la SACD, ARTCENA – Centre national des arts du cirque, de la rue et du théâtre, les éditions L'Arche, Télérama, France Culture, le lycée Jean Hanzelet de Pont-à-Mousson, la librairie L'Autre Rive, le Théâtre de la Manufacture – Centre Dramatique National de Nancy – Lorraine, le NEST – Nord-Est Théâtre – Centre Dramatique National de Thionville – Lorraine, le Théâtre Gérard Philipe de Frouard – Action Culturelle du Val de Lorraine – Scène conventionnée, le Centre Culturel André Malraux – Scène Nationale de Vandœuvre-lès-Nancy et l'EPCC L'Autre Canal.

MPM Audiolight est le partenaire technique de la Mousson d'été

Avec la participation artistique du Jeune Théâtre National.

